

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING



Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
 Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
 " " " 14 " " six mois.  
 " " " 7 50 " " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIEN et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAT, LAFITTE BULLIEN et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 3 Juin 1865.

### BULLETIN.

Les journaux de Toulon nous apprennent que les préparatifs que l'on faisait pour la réception de l'Empereur ont cessé à la suite d'un contre ordre venu d'Algérie. Sa Majesté arrivera mardi prochain à Toulon, mais elle ne s'arrêtera pas à Toulon.

M. Fould vient de signer, au nom du gouvernement, la convention qui autorise la société Frémy et Talbot dans le but d'ouvrir des crédits et de procurer des capitaux pour les opérations agricoles, industrielles et commerciales en Algérie. La Société s'engage à mettre à la disposition de l'Etat une somme de cent millions qui devra être affectée, dans un délai de six ans, aux grands travaux publics de la colonie : routes, ports, chemins de fer, canaux, etc. - De son côté, l'Etat concède à la compagnie 100,000 hectares de terres au prix de 1 fr. de rente par hectare et par an, durant cinquante années. Telle est l'économie du projet qui va être soumis à l'approbation des chambres.

Un journal annonce que le Prince Napoléon ne quittera pas sa terre de Meudon avant le retour de l'Empereur.

Nous reproduisons plus loin une déclaration faite par M. de Bismarck à la chambre des députés de Prusse, relativement à la souveraineté des provinces conquises sur le Danemark.

Il paraît de plus en plus évident, dit le Bulletin de Paris, que le cabinet de Berlin a la prétention, sinon de s'annexer directement le Sleswig-Holstein, au moins d'exercer sur le futur souverain une autorité positive, et, dans tous les cas, de ne céder à personne le port de Kiel.

Une lettre de Pesth annonce que l'Empereur d'Autriche est attendu le 6 juin dans cette ville. Il n'est plus question d'une rencontre entre S. M. François-Joseph et S. M. Guillaume.

On annonce de Rio-de-Janeiro, 10 mai, que le général Lopez a fait saisir, sans déclaration de guerre, dans le port de l'Assomption, le vapeur argentin Salto. Son escadre s'est emparée de deux vapeurs de guerre qui se trouvaient dans le port de Corrientes. La ville de Corrientes a été occupée, sans résistance, par 7,000 Paraguayens. - Un envoyé du président Mitre part pour Londres, dans le but d'y contracter un emprunt.

Le ministre brésilien a donné sa démission.

Une dépêche d'Athènes annonce que les élections sont terminées: l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner.

J. REBOUX.

### VOYAGE DE L'EMPEREUR.

Batna, 31 mai, 3 h. du matin.

L'Empereur est arrivé hier, à 6 heures, à Batna et a été reçu à une lieue de la ville par le colonel Seroka, commandant la subdivision, à la tête de 1,000 chevaux des gousms sous son commandement. En route, Sa Majesté s'était arrêtée à Melia pendant quelques heures, sous la tente pour assister à une grande fête arabe que lui offrait Boulakas ben Gaunah, le chef de la grande tribu des Semouis.

L'Empereur a pu jouir, pendant cette émouvante scène, d'un spectacle qui ne s'était pas encore présenté à ses yeux, celui d'une tribu tout entière avec ses innombrables troupeaux, établis dans ses campements. Ce matin, avant le jour, pour éviter la trop grande chaleur, Sa Majesté poursuivit sa marche dans le Sud et se rend à Biskra.

Biskra, le 1<sup>er</sup> juin, 3 heures du matin. L'Empereur est arrivé à Biskra hier, à 6 heures. Sa Majesté a été reçue par le commandant Forgemol, qui lui a présenté les nombreux chefs arabes du Sud et les députations des tribus, ayant fait les honneurs jusqu'à 60 ou 80 lieues, pour venir saluer l'Empereur. C'est, entourée de ce cortège de cavaliers incomparables par la richesse de leurs costumes, et des acclamations enthousiastes de 30,000 arabes venus des contrées les plus lointaines, que Sa Majesté a fait son entrée dans Biskra.

Impossible de dépeindre comme il conviendrait dans une dépêche, l'étonnement et l'admiration qui saisissent l'esprit, lors-

que, après un parcours de 30 lieues à travers un pays rocheux, aride et désolé, l'on aperçoit tout à coup, comme une île verdoyante au milieu d'une mer de sable, ce magnifique oasis de 150,000 palmiers.

Le voyage de l'Empereur en Algérie aura été marqué par des épisodes imprévus et considérables. On connaît les paroles sympathiques qu'à son départ d'Alger, Sa Majesté a adressées au maire de notre capitale africaine. Nous mettons aujourd'hui sous les yeux du lecteur le discours prononcé par le vice-amiral Bouët-Willaumez lorsque l'Empereur est remonté à bord du Solferino pour se rendre à Philippeville, et la réponse de Sa Majesté. Le vice-amiral chef de l'escadre s'est exprimé ainsi :

« Sir,

« C'est la première fois qu'un souverain traverse les mers et visite au milieu des fatigues de tout genre, pendant de longues semaines, une province éloignée de son empire pour la vivifier de sa présence ; et c'est aussi la première fois qu'une flotte bardée de fer, due au génie de ce souverain, l'accompagne, formidable escorte d'honneur, avec une vitesse que nos pères n'auraient pas osé rêver pour leurs vaisseaux de combat. Sir, tous les officiers de cette flotte sont aussi fiers d'avoir coopéré à ce grand acte du règne de Votre Majesté, qu'ils sont heureux des récompenses que veut bien leur accorder l'Empereur. Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! Vive le prince Impérial ! »

Sa Majesté a répondu :

« Amiral,

« Les récompenses que j'apporte sont peu de chose en raison des services rendus par la flotte. Je suis heureux de vous exprimer mes sentiments et ma reconnaissance pour les services que la marine a rendus au pays et de vous dire qu'elle a toutes mes sympathies. Je suis heureux d'avoir navigué avec cette belle escadre, et je suis sûr que si des circonstances plus graves venaient à se présenter, elle se montrerait digne de la haute réputation de la marine française. »

Les journaux et les lettres de Florence sont remplis de détails sur l'installation du gouvernement, sur les fêtes dantesques, sur la brochure Persigny et sur le discours d'Ajaccio. Voici ce qu'on écrit de la nouvelle capitale de l'Italie :

Le roi habite la villa nommée la Petrola

à quelques milles de Florence. Il vient régulièrement tous les deux jours, le soir, présider le Conseil des ministres au palais Pitti. Du reste, il n'y a à Florence que trois ministres : le général Lamarmora, président du conseil, le ministre des finances et celui de l'instruction publique ; leurs collègues sont encore à Turin. Les administrations fonctionnent régulièrement dans la nouvelle capitale.

Les journaux de Florence ont reproduit la lettre de M. de Persigny ; mais ils critiquent les réflexions sur l'accomplissement de la convention du 15 septembre. La plupart maintiennent leurs visées sur Rome capitale.

Le discours du prince Napoléon a également été reproduit ; mais tous les commentaires auxquels il donnait lieu ont cessé à l'arrivée de la dépêche contenant le démenti infligé au prince par l'Empereur.

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre de Naples du 28 mai :

On a dissimulé le plus possible que deux ex-colonels garibaldiens de 1860, MM. Giuseppe Badia et Salvatore Mobile, se sont mis, le 12 mai, à la tête d'une bande de révoltés, et sont, comme on dit ici, entrés en campagne. Ils s'étaient portés dans les montagnes au-dessous de Palermo et c'était surtout cette circonstance qui avait jeté partout un si grand émoi.

On disait bien que Garibaldi n'avait pas conseillé cette criminelle tentative, mais cependant on était inquiet, même à cet égard.

Les mesures prises par l'autorité, et l'attitude de la population, ont fait avorter ces coupables projets. Badia et Mobile, à la tête de deux bandes fugitives, sont réduits aux abois. On les poursuit en quelque sorte comme des brigands ordinaires. Badia a demandé à faire sa soumission, ou plutôt à se retirer à l'étranger avec un passeport. Cette demande lui a été péremptoirement refusée. On est naturellement très irrité contre ce Garibaldi de cinquième ordre, qui se croit en droit de troubler tout un pays et qui, ensuite, voudrait se retirer dans un honorable exil. Les journaux se taisent par prudence ; mais le scandale est profond.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Berlin, 1<sup>er</sup> juin.  
 M. de Bismarck a fait, aujourd'hui, à la Chambre des députés, la déclaration suivante :

« Nos demandes n'ont d'autre but que de mettre l'Allemagne en état de combattre sur mer et d'obtenir des garanties contre la nécessité de faire un autre assaut de Duppel. Les conditions sont modérées. Tant qu'aucun des prétendants ne présentera pas de meilleurs titres que les nôtres à la possession des duchés, je ne vois pas qui pourrait nous contester cette possession. Le duc de Schleswig-Holstein ce sont les souverains de la Prusse et de l'Autriche. Ils veulent convoquer les Etats de ces duchés. Nous ne forcerons pas la main à ceux-ci, mais nous leur permettrons de nous la forcer à nous-mêmes. Si une entente ne peut être obtenue, aucune action isolée ne nous fera sortir des duchés. Si vous doutez de notre droit, faites dépendre le vote du crédit demandé, du fait de l'acquisition du port de Kiel. Dites alors : « Pas de Kiel, pas d'argent. »

Rio-de-Janeiro, 10 mai.

Le général Lopez a fait saisir, sans déclaration de guerre, dans le port de l'Assomption, le vapeur argentin Salto. Son escadre s'est emparée de deux vapeurs de guerre qui se trouvaient dans le port de Corrientes. La ville de Corrientes a été occupée, sans résistance, par 7,000 Paraguayens. - Un envoyé du président Mitre part pour Londres, dans le but d'y contracter un emprunt.

Le ministre brésilien a donné sa démission. Le sénateur Nebuco de Araya a été chargé de former un cabinet.

Vienne, 1<sup>er</sup> juin.

La Gazette de Vienne publie un rapport impérial, du 27 mai, adressé au Ban de Croatie et qui convoque la Diète de cette province, pour le 17 juillet, sur la base de la loi électorale de 1861.

Berlin 1<sup>er</sup> juin.

Par suite d'une récente décision du cabinet, le voyage du général de Manteuffel à Vienne est ajourné, mais non abandonné.

Sper, 31 mai.

Les paquebots des Messageries Impériales Alpha et Erymthe venant de l'Inde et

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 4 JUN 1865

— N° 29 —

UN

## MARIAGE EN PROVINCE

CHAPITRE XIX.

GEORGES DE VÉDELLE A ÉTIENNE D'ALAIS.

(Suite.)

« Un matin, mon père me fit appeler ; je descendis chez lui, et là, sans précautions, sans préparation, sans même interroger mes sentiments, il me déclara que j'allais me marier. On me faisait épouser Mlle Lescaze, une petite fille de quinze à seize ans, que j'avais à peine entrevue et qui m'avait paru regorger d'une fraîcheur commune et d'une innocence gauche.

« Je fus atterré ; mais ma stupeur fut au comble lorsque M. de Védelle me parla de ma passion pour Denise. Voir cet amour profond, caché dans mon âme comme en un sanctuaire, connu, blâmé, discuté ; voir mes anxiétés racontées, mes souffrances dévoilées, et tout cela traité de folie et mis de côté comme un caprice d'enfant ! Oh ! ce fut, Étienne, une douleur presque au-dessus de mes forces.

« Mon père m'expliqua avec complai-

sance je ne sais quelle combinaison qui faisait de mon mariage une chose utile à Jacques, dont il a la prétention de vouloir faire un député ; il pouvait bien me dire n'importe quoi ; depuis le moment où il avait parlé de Denise je n'entendais plus rien ; un bourdonnement étrange me remplissait les oreilles, mon cœur soulevait ma poitrine en bonds désordonnés, mes jambes tremblaient sous moi, mes pensées se heurtaient en désordre, j'étais oppressé, éperdu, incapable de trouver une parole. J'ai toujours été très-timide devant mon père ; à ce moment j'étais anéanti. Je sentais que je touchais à l'instant décisif, suprême de ma vie, et cette nécessité d'aller ainsi tout d'un coup au fond de ma destinée me causait une véritable épouvante.

« Mon premier mouvement fut de refuser nettement de me marier, en avouant avec courage que je voulais tenter de me faire agréer par Denise ; la crainte des railleries dont mon père accueillait l'idée de mon amour me retint. « Si j'avais l'espoir qu'elle pourra m'aimer, pense-je, ma situation serait toute différente. Avant de répondre, il faut que Denise ait prononcé. »

« Cette réflexion m'arrêta, je me tus. Mon père prit mon trouble pour de la timidité, mon silence pour de la soumission ; il me témoigna son contentement en terminant sa communication, qui me fit l'effet d'une sentence.

« Je demandai jusqu'au lendemain pour réfléchir ; ce sursis me fut accordé.

« Je suis maintenant arrivé à un point de mon récit où il me sera bien difficile de continuer, mon bon Étienne ; car, à partir de ce jour, les événements ne m'ap-

paraissent plus que dans la douteuse et terrible lumière d'un rêve douloureux.

« En quittant mon père, ma résolution était arrêtée ; je voulais voir Denise, lui tout avouer, et entendre sa bouche décider de mon sort.

« Vous le dirai-je ? je me sentais plein d'espoir ; je croyais qu'il me suffirait de lui ouvrir mon cœur et de le lui montrer rempli d'inépuisables trésors d'amour pour la toucher. L'amour qui est capable de miracles croit qu'il en peut inspirer ; comme il est infini, il se croit tout-puissant. Quelle folie ! n'est-ce pas ?... Oui, mais folie sublime, et qui enfante les plus grandes choses !

« Je partis le jour même pour Toulon ; je fis les dix lieues du trajet sans même m'en apercevoir ; un espoir comme le mien, cela vaut bien des ailes ! Je dus courir une partie du chemin, car j'arrivai en six heures ; je ne sentis pas la fatigue.

« Quand j'entrai dans la ville, il faisait nuit. Je ne connaissais pas Toulon ; je me mis à errer au hasard, demandant de temps en temps Mlle de La Pinède à des gens qui ne la connaissaient pas.

« Comment, habitant la même ville qu'elle, ne la connaissait-on pas ?

« Je disais à ces gens :

« Vous devez l'avoir vue, c'est la plus belle femme de Toulon ! »

« On me regardait en souriant, et on passait.

« Tout en cherchant, en questionnant, en m'arrêtant, j'arrivai sur une grande place, que j'entendis appeler : *Champ de bataille*.

« Vous est-il arrivé dans votre vie, Étienne, de constater certains rapprochements providentiels dans les noms des lieux et les événements de notre vie ?

Faites-y attention, c'est parfois bien étrange.

« Pour moi, je foulaï alors bien véritablement mon *Champ de bataille*, celui où je devais laisser mes biens les plus précieux, mes saintes espérances de bonheur et d'avenir !

« Sur un des côtés de cette place, je vis un hôtel très-éclairé. Machinalement je m'en approchai. Je compris qu'on y donnait une fête. Beaucoup de voitures entraient et sortaient, et une foule de domestiques, appuyés près de la grille, regardaient passer les invités. L'un d'eux servait de cicérone et nommait à ses camarades chaque personne qui entrait. J'abordai cet homme.

« Vous me semblez connaître beaucoup de monde à Toulon ? lui dis-je.

« — Ma foi, monsieur, me répondit-il, vous pouvez dire tout le monde ou à peu près ; j'ai servi chez M. le préfet, ajouta-t-il en se rengorgeant.

« — Connaissez-vous Mlle de La Pinède ?

« Il se retourna et me toisa.

« Oui. Pourquoi me demandez-vous cela ?

« — Dites-moi où elle demeure.

« — Elle demeure chez Mme de Blaizeux, sa grand'tante, à l'hôtel Blaizeux, près de l'Arsenal.

« Enfin, je savais où la trouver ! La joie me fit battre le cœur. Je mis une pièce de cinq francs dans la main de cet homme.

« Voulez-vous me conduire à l'hôtel de Blaizeux ? lui dis-je ; je ne connais pas Toulon, et il faut que je sois ce soir même chez Mme de Blaizeux.

« — Je ne peux pas quitter de là, moi, me dit-il en me montrant sa livrée, j'attends

« mes maîtres. Mais tenez, prenez la rue qui est là devant vous ; au bout, tournez à gauche, vous y serez, c'est tout près d'ici.

« — Merci, lui criai-je en m'éloignant par la route indiquée.

« L'homme me rappela. J'étais déjà à cent pas.

« Attendez donc un peu ; ne courez pas si fort, me dit-il. Entendons-nous. Est-ce à Mme de Blaizeux ou à sa nièce que vous avez affaire ?

« — C'est à Mlle de La Pinède.

« — Eh bien ! en ce cas, n'allez pas chez elle à cette heure ; elle n'y est pas.

« — Et où est-elle ?

« — Là, » fit-il, en montrant l'hôtel illuminé.

« Je n'écoutai pas ce qu'il ajouta. J'entrai. Je traversai une cour encombrée de livrées et de curieux. J'arrivai dans un jardin j'étais dans l'hôtel du préfet maritime, alors en grand gala ; une salle de danse immense, construite dans le jardin, s'ajoutait aux autres salons. Les fenêtres ouvertes laissaient apercevoir le scintillement des lustres ; les parfums des parterres entraient dans la salle ; les harmonies de l'orchestre se répandaient dans le jardin ; jamais bal ne fut plus délicieux. De temps en temps, une tête de femme blonde ou brune, coiffée de fleurs ou de diamants, se montrait à un fenêtre, pour disparaître ensuite dans la chaude vapeur du salon et le tourbillon de la danse.

« Caché dans un épais massif de rhododendrons, je regardais tout cela d'un air stupide, me demandant comment je pourrais arriver jusqu'à Denise et ne trouvant rien.

« Tout à coup, une femme vint de